



HAL
open science

L'ambassade malgache en Angleterre et en France (1836-1837). Un parcours initiatique vers la modernité

Frédéric Garan

► To cite this version:

Frédéric Garan. L'ambassade malgache en Angleterre et en France (1836-1837). Un parcours initiatique vers la modernité. *Revue historique de l'océan Indien*, 2012, Vision du Nord par le Sud dans l'océan Indien (XVIIe-XXIe siècles), 09, pp.140-150. hal-03243335

HAL Id: hal-03243335

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03243335v1>

Submitted on 31 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ambassade malgache en Angleterre et en France (1836-1837) Un parcours initiatique vers la modernité

Frédéric Garan
Université de La Réunion
CRESOI – EA 12

La succession de Radama I^{er} en 1828 est source de tensions. La légitimité de Ranavalona I^{ère} n'est pas acceptée unanimement. Elle s'entoure de conseillers qui incarnent le retour de « coutumes anciennes », au détriment de l'élite merina convertie au protestantisme (il faut cependant relativiser cet aspect, comme l'atteste le maintien dans l'entourage de la Reine de Raombana ainsi que de son frère⁴⁷⁷).

A ces problèmes intérieurs autour du christianisme se greffent des tensions extérieures avec la France ainsi qu'avec l'Angleterre. Avec cette dernière, aux difficultés engendrées par l'affaire Lyall⁴⁷⁸, s'ajoute le refus de la Reine de percevoir les indemnités prévues dans le cadre des traités signés avec Radama. Ce que Ranavalona conçoit comme une marque d'indépendance est perçue par l'Angleterre comme la volonté de remettre en cause ces traités sur la question de la traite, les indemnités ayant été mises en place pour compenser le manque à gagner pour le Royaume de Madagascar⁴⁷⁹.

C'est dans ce contexte que naît l'idée d'une ambassade, l'élément principal étant la volonté d'établir un contact direct avec les rois d'Angleterre et de France, Guillaume IV et Louis-Philippe. Il s'agit là d'une première puisque, jusqu'à présent, toutes les relations officielles se sont faites par l'intermédiaire des gouverneurs de Maurice ou de Bourbon. Par cette ambassade, Ranavalona exprime sa volonté de traiter d'égal à égal avec les monarques occidentaux. En ce sens, l'ambassade présente également un réel objectif de politique intérieure dans le but d'asseoir la légitimité de la Reine. Cela semble d'autant plus évident que la mission de politiques étrangères, pourtant élément principal, souffre d'un réel manque de clarté, comme nous le verrons. Notre étude portera sur le rapport des ambassadeurs⁴⁸⁰. Il s'agit

⁴⁷⁷ La fonction occupée par les jumeaux est délicate à définir. Leur mère était une amie proche de Ranavalona et avait souvent subvenu à ses besoins financiers que ne voulait pas satisfaire Radama. D'une certaine façon, ils étaient les « conseillers spéciaux » de la Reine. Ce sont eux qui traitaient et commentaient le courrier qui lui était destiné, et ils étaient souvent chargés d'y répondre. Par ailleurs, Ranavalona n'avait aucune crainte à avoir des deux jumeaux. Si Radama les avait choisis et envoyés en Angleterre pour des études générales, donc politiques, et non pour des études techniques comme Ravarikia, c'est justement parce qu'ils étaient des jumeaux et que, de ce fait, ils ne pouvaient en arriver à prendre le pouvoir souverain.

⁴⁷⁸ Résident britannique succédant à Hastie en 1828. Voir Hubert Deschamps, *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 1960, 348 p., p. 166.

⁴⁷⁹ Le traité avec Radama I^{er} le qualifiait de « roi de Madagascar ». Voir Ranaivo G. Ratsivalaka, *Les Malgaches et l'abolition de la traite européenne des esclaves (1810-1817) : histoire de la formation du Royaume de Madagascar*, Antananarivo (sn), 1999, 279 p.

⁴⁸⁰ Nous avons travaillé sur la traduction présentée dans les *Mémoires de l'Académie malgache, fascicule VII, Documents Historiques Malgaches*, « Des Malgaches chez Louis-Philippe », textes

d'un compte-rendu destiné à la Reine. Comme nous le montrerons, ce document doit tout autant être considéré comme un message (avec un réel caractère critique) à l'adresse de la politique de Ranavalona que comme un simple rapport de mission.

Qui sont les membres de cette ambassade ? Elle est dirigée par Andriantsitohaina, 9 honneurs (hrs), qui fut l'un des négociateurs après l'expédition de Gourbeyre sur Tamatave⁴⁸¹. Ce général, proche de Rainiharo, a été rétrogradé de 10 à 9 hrs. A ces côtés, Andriantseho (8 hrs) ; Ramanankoraisina, lieutenant-colonel 8 hrs ; Ranera (7 hrs) qui lui aussi a fait partie de la mission de négociation ; Raharolahy (8 hrs), chef des secrétaires civils ; Rasatranabo (7 hrs), Major des secrétaires civils : ils étaient tous deux anciens des missionnaires⁴⁸², et donc les mieux préparés au contact avec la société britannique ; et enfin Razedaoa, chambellan. Il est surprenant de ne pas trouver de personnalité majeure dans ce groupe, à l'exception d'Andriantsitohaina, qui est quand même en situation de semi disgrâce. Cela interroge d'emblée sur les objectifs réels de « la geste »⁴⁸³ de Ranavalona.

L'Ambassade est constituée en mai 1836. Elle quitte Tananarive à la mi-juillet pour Tamatave où elle embarque fin septembre. Son périple la mènera à Maurice, à Bourbon (ce qui n'était pas prévu) puis au Cap. L'Europe est abordée au Havre, étape qui à nouveau n'était pas programmée par les Ambassadeurs, qui gagnent ensuite l'Angleterre, et séjournent longuement à Londres, avant de passer rapidement à Paris pour rejoindre Bordeaux. Le retour voit une escale aux îles du cap Vert, avant le retour à Madagascar le 28 septembre 1837. Une année loin de la Grande Ile pendant laquelle la ligne politique de Ranavalona aura bien évolué. La rencontre avec le Roi de France n'est qu'un objectif secondaire, contrairement à ce que laisse entendre le titre du fascicule de G. Mondain : « Des Malgaches chez Louis-Philippe ». Le but premier est bien le contact direct avec Guillaume IV.

Dans le cadre de la thématique qui nous réunit, nous verrons quelle est la vision de ce « Nord » que les ambassadeurs découvrent, vision qui est dominée par une réelle fascination pour les aspects techniques et militaires. Nous mettrons également en évidence que les ambassadeurs, à travers leur compte-rendu, délivrent un message politique (à des fins intérieures) à la reine, en se servant de ce « Nord » qu'ils découvrent.

présentés et annotés pour les éléments de traduction par G. Mondain, p. 5-44, Tananarive, 1928. Sauf mention contraire, les citations de l'article sont extraites de ce fascicule.

⁴⁸¹ Pour une première approche, voir Guy Jacob, *La France et Madagascar de 1880 à 1894 : Aux origines d'une conquête coloniale*, thèse de doctorat d'Etat, sous la direction de Maurice Garden, Paris VII, 1996, t. 1, p. 25.

⁴⁸² Raharolahy et Rasatranabo étaient des *roambinifololahy*, les douze premiers élèves des missionnaires en 1820.

⁴⁸³ Pour reprendre le titre de l'ouvrage de Jean-Pierre Razafy-Andriamihaingo, *La geste éphémère de Ranavalona I^{ère}, l'expédition diplomatique malgache en Europe 1836-1837*, Paris, L'Harmattan, 1997, 229 p. Ce livre permet de suivre l'ambassade au jour le jour, mais sans aucune véritable analyse critique.

I – La vision du Nord : avant tout la puissance technologique et militaire

Lors du passage à Maurice, les ambassadeurs découvrent le rôle social d'un bal auquel ils sont conviés : « C'est paraît-il la manière la plus évidente d'honorer ceux que l'on reçoit ». A Bourbon, ils s'étonnent du grand nombre de joueurs de cartes qui semblent partout dans les rues. Arrivant au Havre en plein hiver, c'est alors le choc climatique, avec quelques promenades pour « s'aguerrir contre le froid ». « Boire un vin chaud » est vite compris comme une bonne solution ! A Londres, le fonctionnement du *New London Hotel* les surprend, allant à l'encontre des règles de l'hospitalité malgache. « On y entre sans demander permission. C'est une fois installé qu'on déclare ce qu'on a l'intention de faire... ». Mais les réflexions sur la vie quotidienne sont cependant très peu nombreuses dans le rapport.

Logiquement, pour une mission diplomatique dirigée par un général, les démonstrations militaires retiennent plus son attention. A Maurice comme au Cap, l'ambassade visite des casernes. A Londres, l'Ecole de cavalerie et les ateliers de la Marine reçoivent la délégation malgache. L'un des temps forts en France est la revue d'artillerie et de cavalerie qui est donnée en son honneur par Louis-Philippe. L'innovation technique dans le domaine militaire est bien évidemment mise en valeur. L'Angleterre impressionne ses visiteurs avec le « fusil à vapeur »⁴⁸⁴, qui tire « 50 balles toutes les 3 secondes ». La fabrique de canons de Woolwich est l'objet d'un intérêt particulier, tout comme le travail des forgerons en charge des ancres aux ateliers de la marine. Faire figurer dans ce rapport diplomatique tous ces éléments concernant la chose militaire sonne comme un avertissement à la Reine. Andriantsitohaina a été en première ligne lors des événements de Tamatave. Le royaume merina a fait plus que bonne figure face à la France. La puissance qu'il découvre en Angleterre et en France l'incite cependant à encourager Ranavalona à la prudence. La description de Woolwich est particulièrement éloquente, avec des images parlantes pour Madagascar : « Le gouvernement a une réserve de 250 000 fusils dans une maison de 345 pieds de long sur 60 de large, tous ces fusils en ordre le long des murs ». Il y a également « la fabrique de canons où une roue tirée par 4 chevaux perce les canons [...] Il y a 24 000 canons dont quelques-uns pourraient envoyer leur projectile de Tananarive à Ambohimanarina. Il y a là des boulets, formant chacun la charge de 4 hommes : on en compte jusqu'à 2 500 000. Nous vîmes aussi [...] la fabrique de grenades et de poudre, dont il y a dix espèces différentes. Il y a aussi de gros projectiles qui lancent de la fumée malodorante, des fusils à 7 bouches, des engins à poudre pour faire sauter les vaisseaux. Il y a aussi des bouées pour navire dont le feu ne s'éteint pas au

⁴⁸⁴ Il s'agit vraisemblablement du canon à vapeur de Jacob Perkins qui fut expérimenté à Greenwich en 1824. Il fut exposé à partir de 1832 à la Galerie Nationale des Sciences Appliquées à Londres. Malgré ses performances techniques, il ne rencontra pas le succès auprès des militaires.

contact de l'eau ». Les messages en ce sens reviennent en plusieurs occasions dans le rapport de missions. Ces éléments ont certainement joué un rôle dans le soutien que la reine apporte à Jean Laborde dans son projet de cité industrielle (avec fabrication de canons) à Mantasoa⁴⁸⁵.

Le voyage laisse également place à un peu de tourisme. Ils font l'éloge de la ville du Cap, où ils visitent le jardin zoologique. A Londres, c'est également le zoo qui est à l'honneur, sans que les animaux rencontrés ne soient évoqués. Au Muséum, les collections de coquillages, et surtout « les pépites d'argent, de cuivre... » suscitent leur intérêt. Le Coliseum, cette « grande maison ronde » avec « son plafond de verre » les intriguent, « avec toutes ses plantes des pays chauds » et surtout une scénographie avec des décors « semblables à ceux d'Anosy »... Mais c'est la cathédrale Saint Paul qui les impressionne le plus, pour la galerie de portraits des grands hommes, et surtout pour « sa hauteur prodigieuse ». Les ambassadeurs apprécient la performance architecturale : « Nous sommes montés dans une petite tourelle de cuivre qui peut contenir douze personnes. La hauteur est de 404 pieds ou de 67 brasses et deux pieds (environ 110 à 120 mètres). Le nombre de marches depuis le sol jusqu'à la tourelle est de 616, et dans la tourelle il y a encore 90 marches sans rampe ». La performance technologique est toujours leur principal centre d'intérêt, avec une vision techniciste qui laisse de côté un discours sur le merveilleux que l'on aurait pu imaginer.

A Londres, ce n'est pas à Raombana qu'il est fait allusion, mais à Ravarikia⁴⁸⁶. Les ambassadeurs veulent voir « la maison où il fit ses études sur Borough Road », occasion également de découvrir dans le prolongement de la grande avenue, le « grand pont métallique » (London bridge). Tourisme, intérêt pour la technique et pour le militaire se mêlent (A la tour de Londres, ils découvrent les collections « d'armes anciennes et modernes »). Aucune marque de la modernité des sociétés industrielles ne leur échappe et ils se font un point d'honneur de l'évoquer pour la Reine.

Au Cap, c'est un moulin à vapeur qui a « la force de 20 chevaux ». Lors du bref passage au Havre, leurs visites les amènent dans une scierie à vapeur ainsi que dans une usine à gaz, « sorte de vapeur qui sert à éclairer la ville ».

C'est bien évidemment en bateau à vapeur qu'ils passent du Havre en Angleterre. A l'heure où les déplacements se font en *filanzana* à Madagascar, les moyens de transports sont l'objet d'une attention plus particulière. Ils traversent la capitale anglaise « dans une voiture conduite par

⁴⁸⁵ Le projet de Jean Laborde est lancé semble-t-il au début de l'année 1837. Les divers travaux dureront jusqu'en 1842, et les premiers canons sont produits en 1844. Les installations du gascon, qui produit des fusils à Ilafy depuis 1834, restent cependant très modestes (moins de 4 000 fusils en 13 ans à Ilafy). Notons également que la réalité de la production de canons à Mantasoa est de plus en plus mise en doute.

⁴⁸⁶ Il fait partie du groupe des 10 jeunes Malgaches qui partent en Angleterre en 1820. Il devient spécialiste de la fabrication des poudres. Rentré d'Angleterre en 1826, il est l'un des trois, avec Raombana et son frère Rahaniraka, à avoir mené à bien sa mission. Voir Guy Jacob, « Un intellectuel malgache devant la culture européenne : l'historien Raombana (1809-1854) », *Archipel* vol. 12, 1976, p. 95-119.

la vapeur, appelée chemin de fer. Cinq voitures sont attachées ensemble. Nous nous arrê tâmes au bout de trois milles et demi, franchis en un quart d'heure. » La rapidité du voyage entre Paris et Bordeaux est soulignée : « Samedi 21 Asorotany 1837, à 6 heures du soir nous quittâmes Paris pour aller à Bordeaux, et nous y arrivâmes le Mardi, en marchant jour et nuit. La distance est à peu près double de celle de Tananarive à Tamatave, seulement les routes sont excellentes et nous changeâmes de chevaux quarante fois : cinq chevaux tiraient notre voiture ».

Le plus long des récits techniques concerne la fabrication des monnaies, « rien de plus merveilleux que cela » ! Il y a certainement de la fascination tant pour la puissance industrielle que pour la richesse de l'Angleterre. La curiosité des ambassadeurs les mène également dans une papeterie (curieusement, il n'y a aucune allusion au papier *antemoro*), une fabrique de poterie, une verrerie et une aciérie qui les marque à la vue de la coulée de fer. Hankey, le directeur de la Société des Missions fait en quelque sorte la synthèse de toutes ces découvertes techniques. « Vous êtes les témoins des progrès faits par l'Angleterre dans les arts de la paix et de la guerre, progrès qui sont les fruits de la connaissance et de l'étude... ». Il appelle la Reine à ouvrir son pays à ces connaissances et à accueillir les Anglais pour l'aider. Ici encore, il semble que ce passage révèle avant tout le souhait des ambassadeurs que Madagascar suive cette voie, d'autant que la suite renvoie directement aux questions d'actualité à Tananarive. Le directeur de la Société de Missions demande à la Reine de se poser une question : « Quelle est la source réelle de ce savoir qui fait notre grandeur ? ». La réponse est assez évidente : « La cause directe de nos progrès c'est la religion du Dieu Créateur, du Dieu qui dirige toute l'humanité... ». Etant donné l'interlocuteur, nous sommes en marge de la mission diplomatique. Ce n'est pas le seul discours que les ambassadeurs ont dû entendre à Londres, c'est pourtant le seul qu'ils relatent. Cela traduit leur approbation de l'idée. Il faut que Madagascar connaisse un développement technique et pour cela, il faut accepter ou du moins ne pas s'opposer au Christianisme. Passer par la Société des Missions qui est connue à Madagascar est l'idéal pour transmettre ce message que l'on peut interpréter comme un nouvel avertissement des ambassadeurs à Ranavalona pour sa politique intérieure comme étrangère. Il faut cependant signaler qu'au moment où ils « reçoivent » ce message conclu par ces mots : « Que l'année 1837 soit l'aurore d'une magnifique marche en avant et vous amène toutes sortes de bénédictions », la Reine est en train d'engager une politique totalement contraire.

II – Un message politique à l’adresse de Ranavalona en se servant du Nord

Faut-il voir dans ce rapport d’ambassade une sorte de « Lettres persanes » à l’envers, destiné sinon à éduquer la reine, du moins à lui faire prendre conscience des erreurs de sa politique ? Certes, il ne faut pas surinterpréter ce texte, mais un certain nombre d’éléments sont surprenants dans ce rapport de mission, bien plus que les précédentes remarques glissées à l’occasion de la présentation des merveilles technologiques qu’ils ont pu découvrir.

Dès l’arrivée au Cap, le gouverneur Prince Watson demande à Andriantsitohaina : « Et où est donc Ramanetaka ? ». Cet opposant à Ranavalona se trouve en fait à Johannesburg. On imagine mal que le gouverneur du Cap l’ignore. Il cherche surtout à savoir qui il est vraiment : « Et qu’était-il ? Chef, officier ou notable ? ». La réponse du chef de la délégation est pour le moins surprenante par sa « neutralité » qui ne sert pas vraiment l’intérêt de la reine : « Andriantsitohaina répondit qu’il avait le même rang que nous. C’était un parent du prince⁴⁸⁷, mais n’ayant que rang de serviteur ». Ranavalona est maintenant prévenue, les Britanniques sont au courant des querelles de succession et ont des opposants sous la main...

Toujours au Cap, c’est cette fois le consul des Etats-Unis qui interpelle l’ambassadeur : « Possédez-vous Madagascar en entier, ou y a-t-il encore des luttes chez vous ? ». Il rapporte que des soldats merina ont été vus baie de Saint Augustin avant de souligner que l’étape est importante pour le ravitaillement des baleiniers. La Reine sait maintenant qu’une autre puissance surveille Madagascar. Sur ce point, les ambassadeurs jouent leur rôle, mais les sujets de réflexion sur la politique de Ranavalona se multiplient.

Avant que les ambassadeurs ne quittent La Cap, Watson les prépare à ce qu’ils vont voir, en insistant sur l’importance de l’impôt. « Vous allez en Angleterre, et vous y rencontrerez de la richesse, mais cette richesse vient du travail et du talent dépensés par la masse ; le roi n’a point à y penser ; car ses sujets sont sages et nombreux, payent leurs impôts d’eux-mêmes, et remplissent le trésor public, et le roi lui ne travaille pas ». L’argument n’est pas particulièrement percutant pour les ambassadeurs qui rétorquent : « Le prince serait-il encore prince si le peuple ne payait pas l’impôt, s’il lui fallait se fatiguer à ce sujet ? ». Le gouverneur reprend en appelant à de grands changements à Madagascar : « Une des marques de notre civilisation c’est que tous les travailleurs ou tous les agents du gouvernement sont rétribués, cela incite chacun à s’instruire davantage [...] mais une des bases de tout le système est la clémence du prince qui ne condamne qu’à bon escient, et qu’après de longues enquêtes et un jugement sérieux. Et deux éléments de

⁴⁸⁷ Il évoque ici Radama I^{er}.

progrès sont constitués par le commerce honnête et la religion chrétienne ». Andriantsitohaina répond de manière fort diplomatique, selon les instructions de la Reine, mais pas sur la totalité des points. « Le Gouvernement de chaque pays agit suivant ce qu'il croit meilleur, et pour l'instruction il faut la développer peu à peu ainsi que le commerce. Enfin pour la religion chaque peuple a ses coutumes ». Watson surenchérit dans sa leçon de bonne gouvernance : « Autrefois nos chefs faisaient chacun comme ils l'entendaient, et rien ne marchait [...] aujourd'hui, c'est l'opinion de la majorité qu'on suit [...] ». Les ambassadeurs approuvent, attendant que la reine suive cette voie : « Il y a en effet là quelque chose de très bon, et nous ne manquerons pas de l'observer ». Une visite au Parlement, comme nous le verrons, concrétisera cette attente.

Le Cap est enfin le lieu d'un échange surprenant avec Cameron. Les ambassadeurs ont insisté pour le rencontrer, en tant qu'ami de Madagascar. Ils lui demandent d'expertiser des pierres. Elles s'avèrent être de la pyrite de fer et de la potasse, ayant une valeur quasi nulle, alors qu'ils espéraient en tirer au moins 500 piastres. On se demande ce que cet épisode vient faire dans le rapport. S'agit-il de mettre en place un commerce de minerais, mais pourquoi cette expertise au Cap plutôt qu'à Madagascar ? En effet, la pyrite de fer peut être prise par un néophyte pour de l'or (on la surnomme « l'or des fous »), mais Madagascar compte des artisans qui travaillent l'or et qui pouvaient expertiser cette pierre sans qu'il soit besoin de la porter au Cap ! Ces pierres avaient-elles été données par la Reine pour financer une partie du voyage⁴⁸⁸, d'où la nécessité de faire apparaître le problème dans le rapport, avec la caution de Cameron pour l'expertise ?

Je pense que cet épisode doit être mis en relation avec un autre. Lors de la rencontre avec Guillaume IV, ils n'ont pas de cadeau officiel à offrir au monarque. « Les ambassadeurs demandèrent alors la permission de présenter au roi une étoffe qu'ils avaient apportée pour lui. [...] Le présent était un cadeau personnel des ambassadeurs ce qui fit dire à un roi que le présent lui était aussi précieux qu'il vint de la reine ou qu'il vint de ses envoyés ». Absence de cadeau de la part de la Reine ou impossibilité de faire un présent ayant une réelle valeur (les pierres supposées précieuses étaient-elles pour les monarques européens ?). L'attitude des ambassadeurs reste cependant paradoxale. Ils sauvent la situation et en même temps, ils ne manquent pas de souligner que le cadeau n'est pas de Ranavalona tout en insistant dans le rapport pour la souveraine malgache sur sa nécessité.

L'absence de présent de Ranavalona pour Guillaume IV (comme pour Louis-Philippe) reste, quelle qu'en soit la cause, particulièrement surprenante, surtout en présence de diplomates qui eux sont conscients de l'importance de ce geste. Cela interroge sur les objectifs réels de Ranavalona dans la mise en place de cette ambassade. Quelle est la finalité de ce contact direct ? Volonté de traiter d'égal à égal ou bravade envers les monarques occidentaux que les ambassadeurs n'ont pas voulu assumer jusqu'au bout ?

⁴⁸⁸ Le coût total de la mission diplomatique est évalué entre 20 000 et 30 000 piastres.

Cet oubli révèle-t-il une improvisation totale de la Reine dans la préparation de la mission sans que personne n'ait pu lui faire prendre conscience des réalités ? L'affaire est d'ailleurs à nouveau évoquée lors des entretiens avec le *Foreign Secretary*, Lord Palmerston⁴⁸⁹. On y apprend que le roi a rendu l'étoffe, en priant les ambassadeurs de la remettre à Palmerston. « Mais ce dernier refusa à son tour le présent en disant que le roi ne recevait de cadeaux que des autres souverains et que les ministres ne pouvaient rien recevoir sous peine de se voir accuser de partialité ». Le reproche des ambassadeurs à la Reine est à peine voilé...

La mission diplomatique a également un bref contact avec le parlement britannique. « Il y avait 500 représentants des différentes régions du pays, chacun ayant tout pouvoir de dire ce qu'il pensait en vertu du bien du royaume ». La perception semble très positive et on peut y voir un appel à gouverner différemment à Madagascar.

A Paris, le seul élément qui retient l'attention dans le rapport, est la visite des Invalides « où demeurent les vieux soldats et les blessés, les borgnes, les manchots, les boiteux que le Gouvernement nourrit et habille. [...] Il y a environ 250 officiers et 3 000 soldats très bien logés et nourris ». L'intérêt particulier des militaires qui composent cette ambassade est évident. A nouveau, surtout en connaissant les problèmes d'intendance de l'armée malgache et la très faible considération pour la troupe, il semble clair qu'il y a un appel à Ranavalona à réformer l'armée et surtout à mieux considérer les soldats. « On traite ainsi ces vieux serviteurs, nous dit l'officier qui nous accompagnait, pour que les autres soldats soient encouragés : d'ailleurs il est juste d'avoir des égards pour ceux qui ont risqué leur vie pour la défense de la patrie ».

Un dernier appel est lancé à la Reine à l'occasion d'une halte aux Iles du Cap vert, sur la route du retour. Lors d'une conversation qui me semble très improbable avec « le chef de l'île », ce dernier fait la synthèse de ce qu'ils ont pu voir et en tirer comme conséquence. « Londres est une belle ville, active et puissante. On a bien fait de vous y envoyer. Nous appartenons au Portugal mais nous sommes ruinés. Nous avons été parmi les premiers à nous élever et à nous enrichir, nos marins ont les premiers sillonné les mers jusqu'aux Indes. Aujourd'hui nos gouvernants ne s'entendent pas, se disputent ; on n'a plus d'argent pour payer les soldats ni les fonctionnaires, le commerce ne va plus : les riches gardent leur argent et le prince n'a plus de revenus, car c'est le commerce qui est le soutien du gouvernement : nos soldats se débandent n'ayant plus de solde, ni de quoi manger... ». On croirait, surtout en ce qui concerne l'armée et le commerce, une description de la situation de Madagascar. La mise en garde qui suit est particulièrement explicite, incitant Ranavalona à une politique d'ouverture aux idées neuves et d'amitié avec les puissances occidentales. « Vous avez vu là-bas ce qu'il y a de meilleur. La France et l'Angleterre sont les deux nations les plus illustres.

⁴⁸⁹ Henry John Temple, Lord Palmerston, est le ministre des affaires étrangères du Gouvernement William Lamb (avril 1835-septembre 1841). L'ambassade malgache n'a pas rencontré le Premier Ministre.

Faites attention à la vôtre. Vous pouvez devenir quelque chose si vous savez vous y prendre ».

Est-ce l'effet d'un voyage de plus d'une année qui a contribué à émanciper ces hommes, ou la simple traduction d'une prise de conscience de la puissance réelle de l'Angleterre et de la France, qui jusque-là n'avait été analysée que par le prisme de Maurice et de Bourbon ? Toujours est-il que les mises en garde prudentes du début du voyage laissent la place à une critique plus directe de la politique de la Reine.

Conclusion

Ce rapport de mission révèle la position personnelle des ambassadeurs qui sont en opposition avec l'orientation que prend Ranavalona en politique étrangère. J'en veux pour preuve que tous les éléments que j'interprète comme critiques passent par l'intermédiaire de personnages plus que secondaires dans le cadre de la mission : M. Hankey, directeur de la Société des Missions, le consul des Etats-Unis au Cap, le « chef » de la colonie portugaise du Cap Vert... Les discussions avec ces personnages sont rapportées en détail, alors que l'on passe sous silence des entrevues qui sont plus au cœur de la mission. Ainsi, il n'est rien dit de l'entretien avec le ministre de la Marine britannique, pas plus que de ceux avec les ministres français du commerce et de la marine. Seuls les débats avec Palmerston sont relativement détaillés. Les audiences royales, avec Guillaume IV comme avec Louis-Philippe, restent focalisées sur des aspects assez anecdotiques. Un seul point important abordé par le roi d'Angleterre est rapporté. Alors qu'il interroge M. Freeman de la LMS qui accompagne les ambassadeurs, sur la religion à Madagascar, celui-ci répond que les Malgaches « ont des idoles » et que l'action missionnaire vient d'être interdite, tout en précisant que « la Reine et le peuple aiment les étrangers ». Guillaume IV s'adressant alors directement aux ambassadeurs leur dit : « Vous m'avez déjà entendu, et je ne veux ajouter que ceci : je n'ai nulle intention de pendre la moindre parcelle de votre pays. Ce que je veux, c'est de contribuer au progrès de votre peuple. Pour mon amitié, elle vous est toute acquise ».

Les ambassadeurs ont montré tout au long de leur périple une grande admiration pour toutes les réalisations techniques qui sont pour eux la vraie marque de la supériorité de l'Angleterre et de la France. Il n'y a cependant aucun complexe d'infériorité de leur part. Ils présentent tout cela comme un niveau de progrès que Madagascar doit atteindre, et auquel elle peut effectivement accéder à condition de mener une politique d'ouverture, de « coopération » avec les puissances occidentales.

Ranavalona souhaite établir un contact direct avec les monarques européens. Les ambassadeurs remplissent de ce point de vue pleinement leur mission, malgré les pressions exercées par le gouverneur de Maurice qui cherche à les convaincre de l'inutilité du voyage. La reine souhaite également que l'Angleterre ne fasse plus de prosélytisme. L'ambassade a tenu bon sur ce point. Aux incantations de Hankey ils répondent que « en ce qui concerne

la religion, chaque pays [a] sur cette matière ses propres coutumes ». Cette fois, c'est pour confirmer auprès de la reine qu'ils ont bien rempli leur mission qu'ils l'utilisent alors qu'ils gardent un silence très diplomatique face à Guillaume IV. « Sachant qu'il était impossible de plaider une telle cause auprès de Ranavalona I^{ère}, ils refusèrent de faire la moindre promesse à ce sujet »⁴⁹⁰, à la grande déception de Freeman. Ils ont cependant, comme nous l'avons vu, tenté indirectement des ouvertures auprès de la Reine dans la rédaction du rapport. Cela s'avèrera vain. Quand ils abordent Madagascar à la fin du mois de septembre 1837, les persécutions contre les chrétiens ont déjà commencé depuis quelques semaines !

Que pouvaient-ils vraiment négocier ? En fait rien, Ranavalona ne leur ayant donné aucune marge de manœuvre. La mission est somme toute peu diplomatique et manque de clarté. On pense qu'ils sont là pour négocier, ils ne doivent en fait que représenter une souveraine qui veut affirmer qu'elle est l'égale des rois d'Angleterre et de France. Palmerston en est bien conscient lorsqu'il déclare à ses invités : « Je ne puis vous cacher mon chagrin de voir le peu de résultat que semble devoir amener toute la peine que vous avez prise de venir jusqu'ici, tout l'argent dépensé pour votre voyage, et tout le temps passé ainsi, car il y a plutôt reculé sur ce que Radama avait fait ». Le seul point vraiment concret se réduira aux « quelques mots échangés au sujet de l'achat possible par le Gouvernement malgache d'un bateau de 300 à 500 tonnes avec quelques canons ».



L'ambassade malgache rencontre la reine Adélaïde, épouse de Guillaume IV (Henry Room)

⁴⁹⁰ Bakoly Domenichini-Ramiaramanana, *Du ohabolana au hainteny. Langue littérature et politique à Madagascar*, Paris, Karthala-CRA, 1983, 661 p., note 63 p. 136.

Comme en témoigne le tableau d'Henry Room⁴⁹¹, les ambassadeurs ont fait bonne impression devant les cours européennes. Malgré les maladresses qui au vu du rapport semblent plutôt imputables à la reine, ils ont montré que Madagascar était capable, à ce moment de l'histoire, de tenir sa place au niveau international. Contrairement à ce que dit Mondain en introduction du texte, on ne peut considérer cette ambassade comme le « prélude » aux relations avec la France devant amener à l'expédition de 1895. Ce serait faire preuve d'un trop grand déterminisme historique. L'ambassade montre la mise en place de relations, en Angleterre comme en France, qui ne sont pas perdues d'avance. Mais un autre point apparaît. Les Malgaches voulaient éviter le passage par Bourbon (qui leur sera imposé par le capitaine du navire), sachant que l'intérêt de Madagascar n'est pas dans des négociations passant par les Créoles.

Cette ambassade révèle également la difficulté technique d'une relation directe entre Madagascar et l'Europe. Plus d'un an pour le trajet aller-retour ! Dans ce contexte, l'intermédiaire que sont les Mascareignes ne peut que s'imposer. La position des Bourbonnais/Réunionnais, favorables au contrôle de Madagascar, ne pourra que se renforcer. Dans ce cadre, la politique de Ranaivalona va rendre impossible le soutien britannique qui était nécessaire face à l'activisme créole.

⁴⁹¹ Il n'en existe plus qu'une copie. L'original a été remis en 1964 au gouvernement malgache, mais a brûlé en 1995 dans l'incendie du Rova à Tananarive.